

de, cahier, Dialiste; Ferrer 23.

57

Marcel Arland

## UNE RENAISSANCE DU ROMAN PSYCHOLOGIQUE

Si j'étais savant, je tenterais une belle définition du roman psychologique. Il faut, dirais-je, le distinguer du roman de mœurs et du roman d'intrigues. Le diviser suivant que l'analyse y est aiguë (Stendhal, Proust) ou modérée (*La Princesse de Clèves, la Porte Etroite*). Dans un cas l'analyse se suffit à elle-même ; remarquez dans l'autre l'importance de la situation. De l'un à l'autre est une différence voisine, par certains côtés, de celle de Guilhen de Castro à Corneille. Puis je montrerais que tout cela est relatif et qu'on peut aisément démontrer le contraire.

J'entends que c'est une infériorité de penser par petites idées, remarques, à propos. Il faut envier ceux qui le font par idées générales. Je ne l'ai pu encore, par une haine irraisonnée de toutes règles. Mais les mots : essais, aperçus, considérations, obtinrent toujours mes applaudissements. On demandait hier à un écrivain notoire, et dont les livres précisément sont remplis de psychologie, de préfacer un volume de critique sur un peintre : — « Il faudrait quelque chose de léger, des anecdotes. — Des anecdotes, Monsieur, dit l'auteur, pardonnez-moi, ce n'est pas mon genre. »

Il est bien difficile de parler d'un mouvement littéraire sans le faire de M. Gide. Il s'est installé à l'étoile des routes. De quelque côté qu'on aille, son regard s'y dirige, comme celui des grands portraits d'affiche, qui inquiète les enfants tournant alentour pour le prendre en défaut. *L'Immoraliste, la Porte Etroite, Isabelle*, cette étonnante histoire policière dont les parties s'emmanchent comme les tronçons d'un télescope, sans doute faut-il voir en eux d'abord des romans psychologiques.

Quand il s'agit de M. Barrès, on prend un air gêné et des périphrases. Car nous ne pouvons pourtant renier notre ancien amour pour lui. Pour admirer M. Barrès, il faut être myope ou presbyte. Son œuvre, si vous la considérez en bloc, ou par menus détails, est des plus curieuses. En examinez-vous les livres un par un, il n'en est

aucun qui vous retienne. La grande pitié de M. Barrès, c'est qu'il est un homme intéressant et que pourtant rien ne restera de lui sinon des fragments d'anthologie. Il a choisi la mauvaise part. Peut-être était-il incapable de choisir celle de Marie. Cependant il nous communique un certain goût pour l'arrogance, un autre pour l'abstraction. C'est à ce dernier titre qu'il nous intéresse ici, bien que des livres comme *Bérénice*, et je ne cite que le meilleur, soient plutôt des dissertations sur une donnée psychologique que des œuvres d'art. Je ne m'en plaindrais pas, s'ils avaient gardé leur jeunesse. Au reste, voici un fragment d'une lettre adressée par M. Barrès, à ses débuts, au directeur d'une revue :

...Savez-vous aussi que je travaille en tous genres, à heures fixes. Je serais heureux de vous enlever quelque argent. J'ai des nouvelles, des mots d'esprit aussi. Ne me parlez pas de psychologies, c'est trop poussière.

M. Barrès a fait toute sa vie des dissertations qui l'ennuyaient ; comme un bon disciple des romantiques, il voulut cacher leur monotonie par l'allure et la couleur du récit. Il y a une ou deux fois réussi, — au point que seules sont restées cette allure et cette couleur.

On m'excusera de ne point parler de Messieurs Bourget, Boylesve, Estaunié, non plus que de quelques autres. Ce sont des écrivains de talent et d'avenir certains. Il faudrait étudier à part M. Duhamel et M. Jaloux et quelques-uns qui, pour n'être ni romanciers ni psychologues ont donné peut-être les pages les plus rares d'aujourd'hui, comme la préface du *Pont Traversé* de M. Jean Paulhan.

Mais j'ai hâte de monter jusqu'à M. Marcel Proust. M. Proust est un grand écrivain. Chacun de ses livres a 800 pages. Ceux qui les lisent forment une secte aux cérémonies particulières ; les autres ne laissent pas de les estimer.

On ne saurait en mal parler sans jalousie. Son talent répond à la grandeur de ses livres. Une mémoire prodigieuse lui recompose le passé : l'éloignement favorisant son esprit critique, il est à la fois exact dans la narration des faits et dans leur appréciation. Il a des aperçus si aigus que, femme, je ramènerais mon manteau sur ma gorge.

Mais du détail à la subtilité, de celle-ci à l'ennui, il y a peu. M. Proust n'a jamais su se borner. Traitée par un artiste plus puissant la liaison de Swan et d'Odette eût été un chef-d'œuvre. On a loué les

classiques plutôt de ce qu'ils n'ont pas dit que de ce qu'ils exprimèrent. M. Proust a fait comme il a pu. Il s'est bien appliqué. Mais un livre n'a d'envergure et d'unité qu'autant que l'auteur en possède. Le héros des romans de M. Proust (et il n'est pas tout à fait impossible que ce ne soit M. Proust) apparaît comme un jeune homme assez lamentable, à l'affût de toutes les modes, littéraires, érotiques, etc. M. Proust est un compilateur intelligent ; de peur de laisser échapper quelque chose il dit tout ce qu'il sait et s'appesantit. Sainte-Beuve parle de ces gens qui couperaient une abeille en deux. Dans ce brassage du passé, parmi beaucoup de sable, apparaissent des pépites. L'ennui, c'est qu'il semble impossible qu'elles n'apparaissent pas. M. Proust dit par exemple :

Comme, après son départ, l'image qui m'était restée d'elle, se voilait peu à peu, comme un cercle, sur l'eau qui s'efface, et que cependant je ne bougeais pas de mon fauteuil, afin de ne pas hâter cette disparition, de conserver l'image le plus longtemps possible, par une sorte de pétrification, il arriva que je m'aperçus dans la glace voisine, immobile, le bras levé pour un geste d'adieu — et il m'apparut nettement que rien de tout cela n'existait, ni moi-même, et que j'étais le jouet d'un mirage. (*Le Côté de Guermantes*).

Or, le coiffeur Marcel, à qui nous devons les célèbres ondulations et qui fut lui aussi un homme intéressant, écrit dans ses *Mémoires*, publiés chez Marquet, à Chaumont, tome VI, page 27 :

Je m'aperçus soudain que j'étais immobile, et comme pétrifié, depuis la sortie du Comte, qui remontait à une demi-heure. Ma main tenait encore le flacon de lotion capillaire. Toute cette scène m'apparut alors irréelle et mon propre reflet figé dans une glace me fit douter de ma propre existence. Ainsi, après s'être identifié avec le héros d'une pièce de théâtre, s'en sépare-t-on et le regarde-t-on avec surprise.

L'œuvre de M. Proust, diffuse et confuse, avec des lignes et parfois des pages de premier ordre, est un remarquable document. On aimera de la consulter, dans quelques siècles, à la Bibliothèque nationale, comme on fait aujourd'hui pour certains mémorialistes.

Un seul écrivain pousse aujourd'hui l'analyse aussi loin, plus peut-être que M. Proust. C'est M. Julien Benda. Celui-là (je formule tout de suite mon principal grief), c'est l'homme qui analyse, uniquement par goût de l'ordre, du classement, du numérotage. M. Julien Benda, c'est le Psychologue. J'hésite devant un écrivain qui se laisse

si vite définir, et n'a qu'une figure, fût-elle curieuse à voir. Il n'a pas beaucoup de souffle ni de largeur. Mais son influence paraît profonde sur d'excellents esprits comme André Malraux (encore que sur celui-ci elle apparaisse dangereuse et desséchante). Il est misogyne sans être chrétien, ni désespéré : c'est gênant. Que Corneille dénonce en la femme l'ennemie de l'artiste, il le peut, puisqu'elle ne joue en ses œuvres qu'un rôle secondaire. Mais M. Benda, jusqu'à présent, a construit ses meilleurs livres sur l'étude de la femme. Je vois plutôt qu'il est misogyne par profession. Bergson et l'émotion, voilà ce qu'il déteste en la femme.

Ce n'est pas au reste que ce conflit entre la femme et l'homme (l'écrivain en particulier) ne soit un thème admirable, et presque le seul, pour les romanciers. Que la femme même l'intrigue, renouvelant le mythe de Dalila, c'est le *Baiser au Lépreux* de M. François Mauriac. Un infirme, timide et sensible, épouse une jeune fille de chair ardente et saine : première situation. Il se laisse mourir pour la débarrasser ; suivra-t-elle l'impulsion de son corps ou les chrétiens sentiments de renoncement, et de fidélité à une mémoire. C'est un deuxième drame. J'apprends beaucoup ces romans bâtis autour d'une situation. Elle est très utile et presque nécessaire à une belle œuvre d'art. Mais elle ne doit jamais être qu'un auxiliaire. Et peut-être faudrait-il souhaiter mieux qu'une belle œuvre d'art. Le roman de M. Mauriac est des plus réussis ; et l'auteur, un des écrivains sympathiques d'aujourd'hui. Il arriva très tôt à une rare maîtrise de son art et de soi-même. Il a su tirer du sentiment religieux un large pathétique, suivant ainsi la voie de nos trois plus beaux poètes : Racine, Vigny et Baudelaire, celle de Gide encore dans la *Porte Etroite*. Le personnage principal d'*Esther* et d'*Athalie*, c'est Dieu. Et lorsque, disait un critique, Phèdre s'écrie :

Mais que vois-je ? mon père y tient l'urne fatale ;  
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

je perçois, derrière tant de mythologie, l'épouvante et l'atrocité réelles de ces cris.

Il peut arriver que l'homme soit le protagoniste principal du conflit. Il torture sa compagne, poussé par un obscur besoin, peut-être aussi par sadisme, plus simplement par ennui et dégoût, comme dans *l'Immoraliste*, et dans *l'Homme heureux* de M. Schlumberger. Peu de figures contemporaines sont aussi nobles que celle de M. Jean Schlum-

berger. Il n'est mis à son rang ni par l'élite, qui voit en lui un disciple, ni par le peuple, qui ne le lit pas. Qu'il doive beaucoup à André Gide, il n'en faut pas plus douter que de la dette de Gide vis-à-vis de Wilde et de Nietzsche. Mais *l'Inquiète Paternité* est plus sobrement douloureux qu'un livre de Gide (mis à part *l'Enfant Prodigue*), et *l'Homme heureux* est un des plus beaux ouvrages du vingtième siècle. Un trait commun marque ces livres : une lourde fatalité qui s'attache aux héros et dicte leurs gestes sans pourtant leur faire perdre leur grandeur. Au milieu des affres, ils conservent leur clairvoyance, comme Oreste analyse sa folie. Je ne sais jusqu'à quel point cette lucidité est vraisemblable. M. Antoine fit naguère de Zola un parfait écrivain, parce qu'il avait, dans un roman, dénombré les fenêtres d'une usine. Ne vous semble-t-il pas que de cette sorte de vérité, nous soyons las ? C'est souvent le propre d'un esprit clair que d'introduire un certain flou dans ses paroles. M. Radiguet, qui hante obstinément ma mémoire, comme un refrain de café-concert, se pique au contraire d'être précis. Il écrit donc : « Ils étaient à égale distance l'un de l'autre ». Et pour traduire un signe de dénégation, il dit à ravir avec son ingéniosité et son exactitude naturelles : « Elle remua alternativement la tête de gauche à droite, puis de droite à gauche ».

Sans doute conviendrait-il de ne pas s'en tenir à cette simple énumération de romanciers, mais de rechercher l'orientation du roman psychologique. A la vérité, que celui-ci soit uniquement un roman d'analyse ; qu'il peigne un sentiment non pas nouveau mais d'une vigueur nouvelle (comme le font les romans de Gide ou de Scumberger) ; ou qu'il soit, comme ceux de M. Mauriac, une des expressions modernes de la tragédie classique ; si l'œuvre est belle, le reste importe peu. Le roman psychologique (et cet adjectif m'ennuie beaucoup) est la forme la plus sympathique de la littérature contemporaine. Si c'est un genre, je ne vois jusqu'à présent aucun livre qui l'exprime, comme *Phèdre* exprime la tragédie classique, aucun qui me satisfasse pleinement, pas même *Adolphe* ni *Julien Sorel*. Cherchons notre *Phèdre*. Je le dis avec un sourire, car du jour où nous l'aurons créé, le roman psychologique ne m'intéressera plus guère (1).

MARCEL ARLAND.

(1) Cet article a été écrit avant la mort de Marcel Proust et avant la parution de *l'aimée* de M. Jacques Rivière.